

de gais *pélerins* y grim pant avant vous, pour exercer votre sagacité, se sont plu à les enfouir : voyez plutôt Voltaire, *risum teneatis amici?* Pareillement, comment croire au rameau d'olivier rapporté par la colombe, quand elle vint dans l'arche, près des montagnes d'Arménie, puisque l'olivier ne vient point dans cette région? Il n'y vient pas, puisque dans son voyage Tournefort ne l'a pas rencontré : raison péremptoire! Après une telle preuve, les demi-savans ne manqueront pas d'ajouter une nouvelle bévue au compte de l'ignorant Moïse; mais le jeune homme studieux lira dans Strabon, né en Cappadoce, limitrophe de l'Arménie : « Toute cette région est abondante en fruits et en arbres cultivés; on y en voit aussi de ceux qui conservent toujours leur verdure; de ce nombre sont les oliviers. » Il verra dans Pline<sup>1</sup>, que Fabien assigne à la culture de l'olivier une zone tempérée, précisément celle de l'Arménie; et il comprendra sans peine que depuis ce temps des changemens ont dû survenir en Arménie, semblables à ceux du pays de Canaan, autrefois si fertile, aujourd'hui si ingrat; que l'olivier a disparu en Arménie comme le cèdre sur le Liban; comme le sycomore, autrefois si commun en Judée, y devient si rare; comme le châtaignier,

<sup>1</sup> Pline, lib. XV, cap. 1.

jadis abondant en Bourgogne, ainsi que l'attestent d'anciennes charpentes, y est presque inconnu aujourd'hui; comme la campagne de Rome, si fertile en moissons, est aride et inféconde. — Quant au principal argument contre l'existence de l'arche, tiré de sa construction et de sa contenance, il est devenu le moindre. On a aussi opposé des chiffres aux chiffres, et l'évidence mathématique s'est trouvée en faveur de la Bible. Depuis le 16<sup>e</sup> siècle, où l'habile mathématicien Jean Buteo donna une démonstration de la rationalité de l'arche, M. le Pelletier, de Rouen, et plusieurs savans, avaient publié des dissertations sur ce sujet, mais on les récusait; on ne voulait s'en référer qu'à l'opinion d'un navigateur. M. le vice-amiral Thévenard a décidé la question. Il est dit dans les Mémoires relatifs à la marine : « On n'atteste pas ici la vérité du déluge universel et que l'arche ait existé, malgré les Écritures et les traditions vulgaires; mais si le fait a eu lieu avec une arche dont les dimensions sont exprimées dans la *Genèse*, chap. 7, le simple calcul qu'on vient de voir atteste contre Porphyre, Appelles, disciple de Marcion, et contre un sceptique moderne, que ce vaisseau était d'un tiers plus vaste qu'il ne fallait pour contenir très aisément la famille de Noé, les animaux et les vivres<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Mémoires relatifs à la marine, t. IV, p. 253. — 1800.

§ IV.

La population du globe prouve par son chiffre qu'elle n'a pu sortir de l'unique famille de Noé, dit-on encore. — Avec le même chiffre, un savant chrétien, qui, de l'aveu de Condorcet, était « un des hommes les plus grands et les plus extraordinaires que la nature ait jamais produits, » a démontré le contraire. La population va toujours croissant : donc, en remontant à des époques reculées, elle a toujours été moindre; en suivant ce calcul, Euler est arrivé, sans dépasser les temps marqués dans la chronologie sacrée<sup>1</sup>, au nombre exact des individus qui ont repeuplé la terre.

— Quels furent les premiers auteurs des races mongoles et éthiopiennes? demande-t-on; car jamais le Coréen ne naîtra du Nègre, pas plus que le Mandingue du Géorgien.—Et cette assertion tranchante, qui l'appuie? demanderons-nous à notre tour. La couleur noire de la peau n'est pas plus surprenante que la couleur blanche. Le tissu muqueux sous-cutané, commun à tous, est diversement coloré par l'influence du climat : c'est ce qui faisait dire au célèbre Camper que nous avons tous la propriété de devenir noirs. Les Portugais établis depuis plusieurs siècles

<sup>1</sup> Euler, *Lettres à une princesse d'Allemagne*. Edit. de 1812.

en Afrique, aujourd'hui ne diffèrent plus des Nègres; qui pourrait distinguer des indigènes, ces Juifs de Malayala fixés dans les Indes depuis la dispersion de la captivité babylonienne? Par l'observation de faits semblables, le prudent Portalis reconnut combien les diverses régions modifient les mêmes espèces, et combien il serait absurde de supposer légèrement des espèces différentes d'après des modifications dépendantes de la température<sup>1</sup>. La dépression du crâne, le rétrécissement de l'angle facial, les saillies des pommettes, la proéminence des mâchoires, le développement occipital, modifications indéfiniment variables, selon les influences atmosphériques et l'habitude des mœurs, ne sauraient atteindre le type essentiel de l'homme, l'intelligence! la faculté de se mêler et de se croiser avec toutes les races, de s'acclimater graduellement partout, enfin de réunir éternellement en lui le double caractère de l'unité et de l'universalité! On ne peut approfondir ce qu'il a plu à la Providence de laisser mystérieusement enseveli dans l'origine des temps; mais n'est-il pas remarquable que la science humaine, agissant par elle-même, ait établi la distinction de TROIS grandes familles primitives, de TROIS premiers chefs de l'espèce humaine, précisément le

<sup>1</sup> Portalis, *De l'usage et de l'abus de l'esprit philosophique*, t. I, ch. 5, p. 60.

nombre fixé par l'historien Moïse? Lacépède a écrit :  
« L'espèce humaine est seule de son genre ; mais on remarque, dans les individus qui la composent, des conformations particulières et héréditaires, produit de causes générales et constantes, et qui constituent des races distinctes et permanentes. La nature de l'air, de la terre et des eaux; celle du sol et des productions qu'il fait naître; l'élévation du territoire au-dessus du niveau des mers; le nombre, la hauteur et la disposition des montagnes; la régularité ou les variations de la température; l'intensité et la durée du froid ou de la chaleur, sont des causes puissantes et durables qui ont créé, pour ainsi dire, les grandes races dont se compose l'espèce humaine. On en compte plusieurs, mais trois se distinguent par des caractères beaucoup plus faciles à saisir : ces trois sont l'arabe européenne ou la caucasique, la mongole, et la nègre ou l'éthiopique... Selon qu'elles habitent sur des montagnes ou dans des plaines, près des vastes forêts ou sur le bord des mers, dans la zone torride ou dans le voisinage des zones glaciales; qu'elles sont soumises à une chaleur excessive ou à une douce température, à la sécheresse ou à l'humidité, aux vents violens ou aux pluies abondantes, et qu'elles reçoivent l'action de ces différentes forces plus ou moins

combinées, elles peuvent offrir et présentent, en effet, de grandes différences dans leur extérieur, et forment, par la nature et la couleur de leurs végumens, des sous-variétés très remarquables... La terre nous montre partout la puissance du sol, des eaux, de l'air et de la température, sur l'organisation et les facultés de l'espèce humaine<sup>1</sup>. »

Sans objections devant l'expérience du grand naturaliste, le philosophisme en demande au nouveau monde. Comment les fils de Noé auraient-ils peuplé l'Amérique si récemment découverte, et que l'on a trouvée toute habitée, avec sa civilisation, ses mœurs caractéristiques, son despotisme, sa liberté? Les descendans de Sem ou Cham n'y sont pas venus de Tyr ou de Carthage; la boussole n'était point inventée<sup>2</sup>; d'ailleurs nul ne soupçonnait encore l'existence du nouveau continent. Ces raisonnemens paraissent concluans aux lecteurs peu instruits; ils seront persuadés que jadis les hommes ont poussé sur le sol américain comme les champignons sur le nôtre, sans plus de cérémonie. — A ces hypothèses, répondons par des faits. — On sait que l'un des premiers déprédateurs du nouveau continent, Vasco Nunnès, trouva des esclaves noirs à la cour du roi de Quaréqua; que

<sup>1</sup> Dictionnaire des sciences naturelles, art. Homme.

<sup>2</sup> Erreur. Les druides l'ont connue.

le philosophe Raleigh, dans son expédition de la Guiane, sous la reine Elisabeth, rencontra dans ces parages des sauvages entièrement noirs, par conséquent originaires d'Afrique. L'Espagnol Gumilla rapporte qu'en 1731, une barque chargée de vins de Canarie, allant de Ténériffe à Palma, fut emportée par un ouragan malgré la manœuvre, poussée jusqu'aux îles de l'Amérique, et, après un trajet de plusieurs milliers de lieues, entra heureusement à la Trinidad de Barlovento<sup>1</sup>. Sans contredit, de semblables accidens auraient suffi pour donner au nouveau monde ses premiers habitans; mais de récentes explorations ont démontré la cause réelle et générale de sa population.

« Les îles Aléoutiennes ressemblent aux piles d'un immense pont qu'on aurait voulu jeter de continent en continent; elles décrivent, entre le Kamtschatka, en Asie, et le promontoire d'Alaska, en Amérique, un arc de cercle qui joint presque ces deux terres ensemble... Les habitans de la côte du détroit de Behring paraissent de la même race que les Tchoukotches, sur la côte opposée de l'Asie<sup>2</sup>. » D'autre part, le passage entre les terres arctiques de Liaikhof et de la Sibérie, renfermant des îles formées de détritius, d'ossemens d'éléphans, de rhinocéros, de céta-

<sup>1</sup> *Principes de la saine philosophie*, t. II, p. 169.

<sup>2</sup> Malte-Brun, *Précis de géogr. univers.*, l. 97.

cées; l'arrivée en Sibérie de troupeaux d'ours et de renards bien nourris, qui traversent le cap Tchalaginskoi; l'absence du flux et du reflux au nord de la Sibérie orientale, indiquent la grande étendue du continent américain sous le pôle, et sa réunion au Groënland par le nord-ouest.

En 1764, un Danois polyglotte rencontra une bande de deux cents Esquimaux; il leur adressa la parole en groënlandais, et ils lui répondirent parfaitement dans cette langue, qui est leur idiome national<sup>1</sup>.—L'établissement au Mexique des peuples sortis de l'Asie est matériellement prouvé par M. de Humboldt. Tous les voyageurs ont remarqué les traits distinctifs des races malaye et tartare dans tout le continent. Entre les Sioux et les Tartars, l'identité d'origine est incontestable: les traits de la face, le rapport des langues, des coutumes, jusqu'à la façon de se raser la tête, de pousser dans certains cas la fumée de la pipe, la confirment. Un peintre, M. Smibert, qui pendant long-temps avait fait, pour le grand-duc de Toscane, des études de Tartars, fut surpris de leur ressemblance avec les Naragans, tribu américaine. M. Cazeaux, consul de France à New-Yorck, M. Genest, ministre plénipotentiaire de France aux Etats-Unis, ont constaté l'étonnante conformité qui

<sup>1</sup> *Principes de la saine philosophie*, t. II, p. 233.

existe entre les Tartars et les indigènes américains. M. Samuel Mitchell, professeur d'histoire naturelle à New-York, apercevant quelques matelots chinois qui, de Macao, étaient venus reconduire un navire, fut vivement frappé de leurs rapports avec les Onéidas et les Mohicans. Entouré de toutes les ressources de la science, des termes de comparaison, de tous les moyens d'éclairer ses convictions, il a formellement nié du haut de sa chaire que les Américains formassent une race, *sui generis*, et a déclaré indubitable leur dérivation de la famille du sud et du nord de l'Asie<sup>1</sup>. Il n'est pas jusqu'à cet animal, fidèle compagnon des excursions de l'homme, qui n'ait attesté l'origine asiatique des peuples du nouveau continent : le chien d'Amérique est le chien de Sibérie.

Vainement opposera-t-on au peuplement par colonies, par migrations, si évidemment rationnel, l'état sauvage des nations américaines, leur enfance de civilisation, la formation encore inachevée de leur langue. Ces difficultés étaient graves au temps où le grand monsieur Condillac régentaient l'opinion, où dans des boudoirs de jaspe et d'acajou, étendus sur de moelleux coussins, des philosophes, maudissant le luxe et les arts corrompateurs, soupiraient après l'état de na-

<sup>1</sup> *Medical Repository*, t. XIV.

ture et larmoyaient de n'être pas gîtés en quelque grotte boueuse, vêtus d'une peau de loup, coiffés d'une moitié dealebasse, déchirant de leurs ongles le rable d'un lièvre pris à la course. Dieu merci, ces fadaises ne sont plus de saison ; le sens public en a fait justice : toutefois, eu égard à quelques opiniâtres disciples de l'homme-statue, disons un mot. — Le sauvage proprement dit n'a jamais été, il ne pouvait être. L'homme prétendu sauvage n'est que l'homme dégradé. L'homme appelé primitif est plutôt l'homme dernier jeté volontairement ou fatalement hors de la société générale, réduit à un démembrement de société, par conséquent à un démembrement de tradition, par suite à un démembrement d'intelligence et d'humanité. Loin d'être l'homme qui commence, le sauvage est l'homme qui finit. Il porte sur lui l'anathème dont sont frappés les transgresseurs des lois providentielles ; il s'est soustrait à sa destination, et il n'est plus qu'un enfant robuste et féroce. En lui s'est effacé le signe de la prévoyance et de la perfectibilité ; il oublie et n'apprend rien : le progrès lui est interdit. L'observation le montre en état de décadence et de déperdition graduelle. « Le sauvage coupe l'arbre pour recueillir le fruit ; il dételle le bœuf que les missionnaires viennent lui confier et le fait cuire avec le bois de la charrue. Depuis trois siècles il nous con-

temple, sans avoir rien voulu recevoir de nous, excepté la poudre pour tuer ses semblables et l'eau-de-vie pour se tuer lui même. Encore n'a-t-il jamais imaginé de fabriquer ces choses... ; il est voleur, il est cruel, il est dissolu ; mais il l'est autrement que nous : pour être criminels, nous surmontons notre nature ; le sauvage la suit ; il a l'appétit du crime, il n'en a point le remords. » Loin de tendre au développement, il incline à la dégradation et à la mort. Le dictionnaire de son idiome s'écourte, ses annales verbales s'effeuillent ; il ne marche qu'en arrière et s'approche à reculons de l'abrutissement bestial. Voilà le *fils de la nature* ! n'est-ce pas le cas de demander — « Quelle est cette femme ? » — Quant à l'enfance de la langue sauvage, nous la reconnaissons ; mais comme celle de la caducité, comme l'incohérence, la pénurie d'une mémoire qui s'éteint.

Rappelons une vérité qu'on affecte d'ignorer ou de méconnaître. L'homme ne naquit jamais hors de la société ; elle est sa destination. Donc, toutes les conditions de l'existence sociale lui furent données simultanément. Les animaux ont reçu en naissant une expérience toute faite, les moyens d'industrie nécessaires à la conservation et à la reproduction de leur espèce. Seul parmi tous les êtres organisés, l'homme est jeté sur la terre, nu et sans défense, ne pouvant, ne sa-

chant rien, devant tenir tout de la famille, qui tient tout de la société, laquelle reçoit tout de la tradition, afin que la réciprocité des besoins maintienne celle des rapports, unique source du développement. Or, le premier lien des rapports, la puissance fondamentale, la loi organique de la société, c'est la parole.

La parole a dû être, dès l'origine, complète et spontanée : car la pensée et la parole sont tellement identiques, qu'on ne saurait les diviser. — Leur union est nécessaire et indissoluble. — On ne peut penser sans parole. — Car pour parler sa pensée, il faut penser sa parole. — La parole est dans l'homme une nécessité physiologique. — Elle forme le type essentiel et divin de l'humanité ; aussi, dans sa sublime naïveté, l'écrivain sacré appelle-t-il l'homme *ame parlante*, pour le distinguer des *animaux muets* de la terre. — Euler reconnaissait que « sans une langue nous ne serions presque pas en état de penser nous-mêmes. » — Rousseau avouait que « la parole paraît avoir été fort nécessaire pour établir l'usage de la parole. » — L'homme a reçu comme une simple faculté le double don de la pensée et de la parole. Les noms donnés aux choses sont vrais et substantiels, comme Platon l'a remarqué et ont, avec chaque chose un rapport inhérent. Cette nomination n'eut rien d'arbitraire.

Le langage fut appris à l'homme.

La Genèse rapporte cette première leçon donnée par le Créateur à Adam. Dieu lui fit nommer les animaux<sup>1</sup> (le nom est en effet la première, la plus simple et la plus facile opération de la pensée parlée), et Adam les appela chacun du nom qui lui convenait. De lui-même l'homme n'aurait jamais su se former une langue. En admettant, supposition gratuite, qu'il eût découvert le substantif, jamais il n'aurait pu concevoir le verbe, qui seul embrasse le temps, contient le souvenir, la prévision; le verbe qui, est au discours ce que l'âme est au corps, le principe vivant, et qu'on a justement nommé la *parole* par excellence, *verbum*; car dès qu'il disparaît de la phrase, Plutarque l'observe, l'homme ne parle pas, il *bruit*<sup>2</sup>. — Comment l'homme aurait-il inventé le langage, puisque dans l'état actuel, en imaginant de nouveaux objets, il ne peut même créer un mot qui les caractérise? et il ne réussit à le construire qu'à l'aide d'anciens noms. Un des Césars tenta vainement d'ajouter trois lettres à l'alphabet romain; la puissance impériale ne put leur donner la vie: comment donc l'homme aurait-il formé l'esprit, organisé le mécanisme d'une langue avec ses lois, ses règles, ses rapports, ses exceptions infinies?

<sup>1</sup> *Ut videret quid vocaret ea.* Gen., ch. 2, v. 19.

<sup>2</sup> *Questions platoniques*, ch. 10, trad. d'Amyot.

L'immense capacité de Leibnitz échoua contre une semblable entreprise: voulant composer une langue, il ne put trouver d'autres lois que celles qui existent. — C'est que la parole est sortie de la puissance du signe, et n'est que la manifestation précise d'une loi contemporaine sinon antérieure, l'écriture. — Et c'est à cause de cette vérité primordiale qu'il nous est démontré que l'homme n'a pu faire sa langue. — « Toute langue est formée de compositions et de décompositions de sons; or, on ne peut décomposer les sons que d'une langue écrite, c'est-à-dire déjà décomposée. » — Cette opinion, que nos étroites limites nous empêchent de développer, est la plus jeune et la plus rationnelle. Un professeur d'analyse à l'école Normale a affirmé que « l'homme ne pense que parce qu'il parle; » depuis lors, un savant physicien a dit: « l'homme ne parle que parce qu'on lui a parlé. » — On, qui est ce personnage? — Aujourd'hui, en dehors de la demi-douzaine d'académiciens, vétérans du matérialisme, qui ne veulent du Dieu créateur en aucune manière, pas même au modeste titre de *on*, il serait difficile de rencontrer un homme instruit qui osât attribuer à l'homme l'invention du langage.

Les huit cent soixante langues et les cinq mille dialectes, nombre très approximatif des langues éteintes ou encore vivantes sur le globe,

peuvent se réduire à trois classes : les langues *simples*, les langues par *flexion*, les langues par *agglutination*. — « Ces trois classes ethnographiques correspondent aux trois plus grandes divisions géographiques du globe. Les faits recueillis jusqu'à présent sur toutes les langues connues démontrent que l'ancien monde qui les possède toutes les trois paraît aussi être le seul qui ait les véritables langues par flexion ; que le nouveau monde offre d'un bout à l'autre, dans sa vaste surface, des langues par agglutination, et que le monde maritime ne présente encore dans tous ses idiomes connus que des langues simples. — « Cette conclusion, à laquelle nous ont conduit nos recherches sur la classification ethnographique des peuples, dit M. Balbi, amène cette réflexion remarquable : que nous trouvons justement dans l'ancien monde, où Moïse nous représente l'origine des sociétés et le berceau de tous les peuples de la terre, les trois classes essentiellement différentes auxquelles le célèbre baron de Humboldt pense que l'on peut réduire les formes grammaticales de l'étonnante variété des idiomes connus'. » Des savantes recherches de M. Balbi, qui a fait la statistique la plus complète, la plus exacte et la plus scientifiquement garantie, des langues et idiomes actuellement

<sup>1</sup> *Atlas ethnographique du globe*, pl. I.

connus, car toutes ses classifications sont fondées sur l'opinion des philologues les plus distingués...., il résulte que presque toutes les langues ont une connexité plus ou moins grande avec l'hébreu ; que plus les peuples sont isolés et sauvages, plus cette connexité est frappante ; et que plus les peuples se civilisent, plus cette connexité s'affaiblit et se perd<sup>2</sup>. Un navigateur qui est parvenu à la plus haute latitude australe, le capitaine Weddel, a observé dans l'idiome de certains peuples de l'Amérique septentrionale, des analogies frappantes avec l'hébreu. Plusieurs idiomes de la Polynésie affectent des formes strictement hébraïques. M. Frédéric Schlegel a remarqué dans la langue péruvienne des expressions dérivées du sanscrit<sup>3</sup>. Le professeur Barton concluait de nombreuses coïncidences de noms et de significations qu'il trouvait dans les dialectes parlés en Asie et en Amérique, que ces diverses langues dériveraient d'une origine commune. A l'aspect de cette ressemblance de famille, un publiciste non moins érudit que juriste célèbre, M. Ortolan, a écrit cette assertion noble et simple : « Les langues de l'Orient et de l'Occident viennent de Dieu ; les langues du Sud et du Septentrion viennent de Dieu. » Toujours la plus haute science découvre la plus

<sup>2</sup> *Nouvelles Annales des Voyages*, t. XXXII.

<sup>3</sup> *De la Langue et de la Philosophie des Indiens*, liv. I, ch. 4.



haute vérité; ainsi, c'est pour sa confusion que l'incrédulité a invoqué le nouveau monde, ses indigènes prétendus primitifs, et leur langue encore informe. La science naturelle et l'antropologie ont distingué les TROIS grandes souches des races humaines; l'ethnographie, la linguistique, ont établi les TROIS grandes divisions des langues, et reconnu pour leur patrie commune cette contrée que la Genèse rapporte avoir été habitée la première.

---

CHAPITRE IV.

ASTRONOMIE. — CHRONOLOGIE.

§ I<sup>er</sup>.

Désespérant de trouver sur la terre un complice, le philosophisme essaya de faire mentir les cieus; il voulut suborner les planisphères et les signes astronomiques des peuples. Pour opposer à la chronologie de Moïse la chronologie des nations, il déploya un luxe d'érudition planétaire, zodiacale, télescopique, dont fut éblouie la nombreuse engeance des demi-savans. Il annonça des monumens qui, avec *certitude*, reportaient à QUINZE MILLE ANS l'étude des astres. — Voyons combien les sciences positives ont rabaisé ces gigantesques prétentions.

Le *Moniteur* du 14 février 1802, dans un long article sur les zodiaques de la Haute-Égypte, osait dire: « Il demeurera pour constant que la division actuelle du zodiaque, telle que nous la connaissons, a été établie chez les Égyptiens environ QUINZE MILLE ANS avant l'ère chrétienne; qu'elle s'est conservée sans altération, et a été transmise à tous les autres peuples. » — Ouvrez